

— Si vous l'aviez vue comme je l'ai vue, si malheureuse en m'écoulant, les yeux remplis de grosses larmes, vous n'auriez pu vous empêcher de lui dire comme je l'ai fait : " Attendez, ma pauvre femme, je vais voir si M. d'Areynes vous recevra par exception. . . . "

— Le nom de cette personne ?

— Je ne lui ai pas demandé.

— Elle ne vous a point mise au fait du motif de sa visite.

— Elle m'a seulement expliqué qu'elle venait de l'église Saint-Ambroise où elle était allée prendre de vos nouvelles, et qu'elle arrivait de Blois.

— De Blois !! répétèrent en même temps l'abbé d'Areynes et Raymond qui se levèrent tous deux et échangèrent un regard chargé de surprise.

— Oui, monsieur l'abbé. . . .

— Faites entrer cette visiteuse, Pélagie, dit vivement le prêtre.

La Lorraine sortit.

— De Blois ! poursuivit Raoul d'Areynes. C'est à Blois que la pauvre Jeanne Rivat a été transférée à l'asile des aliénées, il y a dix-sept ans.

— En quittant l'hospice de la Pitié, ajouta Schloss.

— C'est sans doute quelqu'un qui nous apporte de ses nouvelles. . . .

— Oui, sans doute. . . .

— Si c'était elle ?

— Elle ? C'est impossible !

En ce moment la porte du cabinet s'ouvrit.

Pélagie introduisit la nouvelle venue et se retira.

La pauvre femme était si changée que l'abbé d'Areynes, à première vue, ne la reconnut pas, mais Raymond qui jadis avait passé toute une journée en chemin de fer en face d'elle n'eut pas un instant d'hésitation.

— C'est Jeanne Rivat ! s'écria-t-il. C'est elle ! C'est bien elle !

Jeanne, les yeux gonflés de larmes, tendant vers le prêtre ses mains tremblantes et ployant les genoux devant lui, murmura :

— Vous m'avez autrefois sauvé la vie, monsieur l'abbé, je le sais. Je viens aujourd'hui vous supplier de m'aider à retrouver mes enfants.

Raoul, tremblant d'émotion à la vue de cette pauvre créature si malheureuse, remué jusqu'au fond du cœur par sa voix touchante, courut à elle et lui prit les mains.

— Vous, ma pauvre Jeanne ! s'écria-t-il, à Paris. . . . Vous que Raymond et moi nous croyions. . . .

Il n'acheva pas, n'osant dire : *folle*, et il conduisit Jeanne à un fauteuil où il la fit asseoir.

— Vous me croyiez morte, n'est-ce pas ? dit Jeanne, et mieux vaudrait pour moi être morte en effet si vous ne pouvez me guider, si je ne parviens pas, grâce à vous, à retrouver mes deux petites filles.

— Voyons, Jeanne, calmez-vous, mon enfant. Votre visite inattendue me cause une telle surprise que j'ai besoin de me ressaisir et de rassembler mes idées pour vous répondre. . . .

— Un mot seulement. . . . rien qu'un mot. . . . Savez-vous où sont mes enfants ?

— Encore une fois, calmez-vous, je vous en prie. . . . Non, je ne sais rien. . . .

— Oh ! mon Dieu !!

— Néanmoins tout espoir de les retrouver n'est point perdu. . . .

— Est-ce bien vrai ?

— C'est vous qui, si votre mémoire n'est point troublée, pourrez nous donner les indications que vous venez chercher auprès de nous.

— Moi !

— Oui, vous, je le répète, si votre mémoire, longtemps obscurcie, a retrouvé sa lucidité.

— C'est vrai, j'ai été folle ! répliqua vivement Jeanne. Mais je ne le suis plus. . . . Je suis guérie. . . . entièrement guérie. . . . Il y a trois mois, j'ai subi une dangereuse, une terrible opération à l'asile des aliénées de Blois, où le nouveau chirurgien en chef de l'établissement avait deviné qu'il serait possible de me rendre la raison.

— Aujourd'hui, monsieur l'abbé, il ne reste rien des ténèbres qui remplissaient mon pauvre cerveau. . . . Je vois clair dans le passé. . . . Je me souviens de tout. . . . On m'a dit que vous m'aviez arrachée aux flammes qui dévoraient la maison, tandis que j'agonisais sur mon lit à côté du berceau de mes deux petites filles près desquelles veillait une bonne vieille voisine très dévouée qu'on appelait maman Véronique.

— Puisque vous êtes entré dans ma chambre pour me soustraire à l'incendie, vous avez dû y voir cette brave femme, penchée sur le berceau où reposaient mes jumelles. . . .

— En me souvenant de cela j'ai pensé que vous aviez peut-être sauvé les enfants comme vous aviez sauvé la mère, que vous pourriez me dire si maman Véronique les avait gardées avec elle et enfin ce qu'elles étaient devenues. . . . Voilà pourquoi je viens à vous, monsieur l'abbé, confiante et le cœur rempli d'espoir.

Après les paroles si pleines de sens qu'il venait d'entendre, l'abbé d'Areynes ne pouvait conserver le moindre doute au sujet de la complète guérison de Jeanne Rivat. Mais que devait-il lui répondre relativement à ses filles qu'il avait vues emportées par Servais Duplat ?

L'abbé d'Areynes s'était assise auprès de la pauvre désolée et gardait paternellement une de ses mains dans les siennes.

Il voulut l'interroger.

Le souvenir du serment fait à Paul Rivat sur son lit de mort était plus que jamais présent à son esprit.

Pendant des années, il avait cru qu'il lui serait impossible de tenir ce serment.

Maintenant, l'occasion se présentait, et il éprouvait une joie profonde à la pensée qu'il pourrait enfin accomplir son devoir.

— Mon enfant, dit-il à Jeanne, je bénis Dieu qui a permis à la science de vous rendre la raison. . . . Je vous vois forte, après vous avoir vue si faible. . . . Je vous vois telle que vous étiez lorsque, dans l'église Saint-Ambroise, je vous unissais à l'époux de votre choix. . . . Vous aviez la foi, la volonté, le courage. . . . Il faut aujourd'hui que cette foi, ce courage et cette volonté restent inébranlables, quelles que soient les choses que je vous apprenne. . . .

— Monsieur l'abbé, répliqua Jeanne, j'ai fait provision de courage et de force. Vous pouvez parler, je vous écouterai sans faiblesse, sans larmes, sans défaillance. . . . Dites-moi ce que je dois attendre de la volonté du Ciel. . . . Dites-moi ce que vous savez, tout ce que vous savez, dussiez-vous briser mon pauvre cœur. . . .

L'abbé d'Areynes reprit :

— Paul Rivat, votre cher mari, que vous aviez cru tué à la bataille de Montretout, n'avait été que blessé. . . .

Jeanne tressaillit de tout son corps et attacha sur l'aumônier de la Roquette un regard plein tout à la fois d'étonnement et d'espoir.

— Il vivait ! s'écria-t-elle d'une voix tremblante ! Il vivait ! Il vit peut-être. . . .

— Il est mort dans mes bras. . . .

Jeanne baissa la tête, ses yeux se voilèrent et de sa gorge s'échappa un sourd gémissement.

Le prêtre continua :

— Recueilli grièvement blessé sur le champ de bataille, il fut apporté à l'hôpital de Versailles. . . . C'est là que je reçus son dernier soupir et que je lui jurai de veiller sur vous et sur l'enfant qui n'aurait plus de père pour le protéger. . . .

— Le jour, ou plutôt la nuit où je rentrai à Paris, qu'il m'avait fallu quitter pour éviter aux hommes de la Commune un crime de plus, ma première pensée fut pour vous, et avant même de retourner chez moi je me dirigeai vers votre demeure, que Paul Rivat m'avait indiquée.

J'étais poursuivi par les derniers combattants. . . . Les obus éclataient autour de moi et venaient de mettre le feu à la maison que vous habitiez.

— J'entrai dans votre chambre, dont un projectile venait d'éventrer le plafond. . . . Un cadavre de femme gisait, sanglant, sur le plancher. C'était celui de la pauvre voisine qui vous avait assistée et qui veillait auprès d'un berceau. . . .

— Maman Véronique est morte ! balbutia douloureusement Jeanne dont les larmes redoublèrent.

— Vous étiez étendue dans votre lit, inanimée, le front saignant poursuivit l'abbé d'Areynes. Un éclat de l'obus qui venait de tuer votre pauvre voisine vous avait atteinte. . . .

— Je m'approchais de vous, lorsque des pas rapides retentirent dans l'escalier que je venais de gravir, puis dans le couloir sur lequel s'ouvrait la porte de votre logement. . . .

— Craignant d'être poursuivi par des fédérés, ne voulant pas perdre le fruit des efforts que j'avais faits pour arriver jusqu'à vous, je me réfugiai dans le cabinet vitré attenant à votre chambre afin d'y attendre en sûreté le moment où je pourrais vous venir en aide. . . .

L'abbé d'Areynes s'interrompit.

— Alors ? demanda Jeanne qui ne respirait plus, alors ?

L'ancien vicaire de Saint-Ambroise ne répondit pas tout de suite. Une question à Jeanne s'imposait.

— Connaissez-vous, lui demanda-t-il, un homme habitant votre maison et qui commandait une compagnie des soldats de la Commune ?

— Le nom de cette homme ? balbutia Jeanne d'une voix à peine distincte.

— Servais Duplat.

Jeanne devint livide se leva d'un bond.

— Servais Duplat !! répéta-t-elle, l'ancien fourrier de Paul au 57^{ème} bataillon de la garde nationale pendant la guerre ! Ce monstre qui insultait les honnêtes gens, qui les terrorisait ! Le misérable qui ne croyait point en Dieu et qui s'en vantait !! Servais Duplat, l'ennemi de mon mari !! Ah ! pourquoi me parlez-vous de cet homme, de cet être infâme, perdu de vices, de ce lâche doublé d'un voleur ! Pourquoi me parlez-vous de lui ? Pourquoi me demandez-vous si je le connaissais ?